

Dorothee Gilbert PROFESSION ÉTOILE

De la barre à la plume, c'est toujours la même grâce. Dans son autobiographie, « Etoile(s) » (éd. Cherche-Midi), Dorothee Gilbert raconte l'histoire d'une gosse qui n'était peut-être pas la plus douée mais qui possédait les qualités les plus précieuses: la passion, la patience et le goût du travail. De petits pas en entrechats, Dorothee va ainsi se hisser au sommet du ballet. Une fracture, à 24 ans, ajoute un dernier obstacle. Mais c'est pour mieux lui enjoindre de se dépasser: quelques mois plus tard, elle est nommée danseuse étoile! Elle a rejoint une galaxie formée de seize danseurs, parmi les meilleurs du monde. Ces jours-ci, elle devait incarner Raymonda, à l'Opéra Bastille. Mais au plus fort de la saison, la troupe est en grève. Le grand art, la beauté sont des privilèges éphémères: une carrière de danseur s'arrête à 42 ans. Alors fini le rêve, la chute est d'autant plus brutale. Une dure réalité qu'en temps ordinaire ils font tout pour nous faire oublier.

**VEDETTE DE L'OPÉRA DE PARIS,
ELLE RAMÈNE LES RÊVEURS SUR TERRE
EN RAPPELANT QUE DERRIÈRE
LE TULLE ET LES POINTES
IL Y A DE LA SUEUR ET DES LARMES**

Photo **Baptiste Giroudon**



*A l'Opéra Garnier,
dans la salle de répétition Zambelli,
située sous une
des coupoles, le 6 décembre.*



Avec sa fille, Lily, 5 ans, devant l'Opéra Garnier, le 5 décembre. Dorothée Gilbert y dansera « Giselle » à partir du 31 janvier.

Que personne ne se décourage! Sur un de ses premiers bulletins de l'école de danse, elle a 2 sur 10 en pointes et 7 sur 20 en aptitude artistique!

Par **Mariana Grépinet**



La future danseuse à 4 ans avec sa mère, Eve, d'origine espagnole.

Dans sa loge, ce matin-là, Dorothée range ses pointes. Elle en a une quarantaine de paires, alignées sur une étagère grise, à côté de dizaines de magazines coréens qui lui ont consacré des portraits et de DVD de fitness enregistrés pour son public japonais. Dans les rôles les plus exigeants, comme « Raymonda », elle change de chaussons à chaque acte. « Après, explique-t-elle, je les jette. Enfin... souvent, je les dédicace et j'en fais cadeau. » Dorothée se donne jusqu'à l'épuisement. Elle ne sent pas que le spectacle dure trois heures sept minutes. Pour elle, le temps s'arrête ou s'étire à l'infini. C'est pour ces instants de grâce qu'elle danse.

En sortant de sa loge pour rejoindre la salle de répétition Zambelli, sous une des coupes du palais Garnier, Dorothée Gilbert croise le danseur étoile Mathieu Ganio. Il vient de se luxer une épaule et lui décrit l'accident. La blessure, tous la redoutent. Certains l'ignorent au point de pousser leur corps à l'extrême et de continuer à travailler, quitte à monter sur scène bourrés de médicaments, prêts à danser quoi qu'il arrive. Dorothée, elle, n'a jamais été de ceux-là. « J'ai toujours écouté mon corps », confie-t-elle. Mais si elle n'en souffre plus aujourd'hui, elle est restée « la danseuse au pied troué », fauchée en pleine ascension, en 2006. Pour une fracture de fatigue au niveau du deuxième métatarse, le petit os carré à la base de l'orteil, le médecin lui prescrit six semaines d'arrêt. Elle restera immobilisée six mois. Après des

années de barre, d'échauffements, de grands pliés et de ronds de jambe à l'école de danse de l'Opéra, suivies de plusieurs dizaines de milliers de pirouettes et de diagonales enchaînées avec le corps de ballet, sa carrière s'arrête net. Elle se souvient. « Je me suis demandé: "Pourquoi moi? Pourquoi maintenant alors que je viens d'avoir 24 ans?" J'ai eu l'impression que tout pouvait cesser. C'était hyper-injuste. Depuis mes 11 ans, je n'avais rien fait d'autre que danser. Danser et travailler. »

Le rêve a germé dans l'imagination de Dorothée lorsqu'elle avait 10 ans, ce jour où elle a assisté à son premier spectacle, « Giselle », au Capitole de Toulouse. Elle prend déjà des cours de danse dans une école de son quartier. Mais, ce soir-là, elle se sent transportée par ce qu'elle voit. Elle aime les costumes, les rôles des danseurs, l'histoire, la musique. Tout. Soutenue par ses parents, elle ne fera, dès lors, rien d'autre que danser, enchaînant les cours

et les stages. Une enfance mise entre parenthèses, dont elle ne regrette rien. Cet investissement corps et âme n'est pas une souffrance même si, pour beaucoup, il a tout du martyr: « L'école de danse m'a fait mûrir très vite. Les "sacrifices", on les fait entre 12 et 16 ans. Mais après on a un métier, une sécurité, un salaire, des congés payés », glisse-t-elle en laissant revenir son accent chantant du Sud. Elle affirme qu'elle n'était pas la plus douée. « Je n'avais pas la silhouette adaptée à la danse. » Pas adapté, ce corps si gracile, si léger, si élégant, avec ce visage aux traits fins? « Je suis mince, comme ma mère, admet-elle. Mais j'ai des hanches fermées et un bassin étroit. Je n'ai donc pas un bon en-dehors, cette amplitude de rotation des cuisses importante dans la danse. Je n'ai pas non plus un joli cou-de-pied et je ne suis pas très souple. » La preuve? Ces bulletins de notes qu'elle publie dans « Etoile(s) », le livre dans lequel elle retrace sa fulgurante trajectoire. Au premier trimestre de 3^e division, elle plafonne à 3 sur 10 en placement, 2 sur 10 en souplesse, 2 sur 10 en pointes et 7 sur 20 en aptitude artistique!

Mais elle a travaillé... deux fois plus que les autres. Son livre se veut d'ailleurs une adresse à la jeune génération. Car, non, tout

n'est pas instantané. « La danse classique, écrit-elle, ce n'est ni un joli truc rose et cucul, ni un univers sordide et brutal à la "Black Swan". » Elle revient sur la sévérité des professeurs. Comme cette enseignante qui se sert de la broche de son cardigan pour piquer les fesses des filles afin qu'elles se tiennent droites. Et la compétition, la jalousie et la méchanceté des petits rats. A l'heure où la parole se libère sur le harcèlement, Dorothée regrette de ne pas avoir su dire à ses parents que tout ne se passait pas aussi bien qu'elle le prétendait. Comme ce jour où ses « camarades » l'ont enfermée dans un des grands casiers métalliques où elles rangeaient leurs affaires, puis secouée pendant de longues minutes.

Elle raconte la solitude de l'étoile montante, alors que les autres ont l'impression qu'elle se sent belle et sûre d'elle. « J'étais le contraire de tout ça. J'avais un physique très androgyne et ma bosse sur le nez me complexait. » Dorothée manque surtout d'un regard amoureux. Difficile de faire des rencontres hors de l'Opéra, quand on mène une existence toute tournée vers la danse. Difficile, aussi, de trouver l'amour quand de nombreux danseurs ne sont pas attirés par les filles. Et puis, si une intrigue sentimentale se noue dans le ballet, elle finit par déborder de la scène. « On se rencontre, on se déchire et on finit même parfois par mourir. Comment ne pas se laisser totalement aspirer par la force de tous ces sentiments condensés dans un temps et un espace circonscrits? » s'interroge-t-elle. Au point, parfois, de tomber amoureuse ou de se croire amoureuse...

Après sa blessure, la reprise est compliquée. Son manque de confiance en elle entrave la liberté et la générosité de ses mouvements. Six mois plus tard, un soir de grève, sa vie bascule à nouveau. Déjà en 2007, la mobilisation contre la réforme des régimes spéciaux est forte. Mais Brigitte Lefèvre, la directrice de la danse, a rencontré la ministre de la Culture et obtenu des garanties sur le fait que le statut des danseurs serait épargné. Elle a demandé au ballet de danser. « Il n'y avait ni décor, ni costume, ni lumière, ni même de rideau, décrit Dorothée. A la fin, le directeur est monté sur scène. Et, alors que je ne m'y attendais pas du tout, il m'a nommée danseuse étoile. » Ce fut un immense soulagement. La sortie de vingt années de compétition perpétuelle. « On n'a plus rien à prouver, il n'est plus question de technique puisqu'elle est désormais reconnue. On n'a plus qu'à devenir les personnages de ses rôles », dit-elle. Dans « Raymonda », le ballet de Marius Petipa remonté par Noureev, elle partage une complicité rare avec Hugo Marchand, son partenaire, qui a dix ans de moins qu'elle: « En studio, on est tous les deux chiants et bougons, on râle tout le temps. Mais on s'aide. Quelque chose se passe, une connexion, une musicalité. On est connectés. »

Ce n'est pas sur scène qu'elle a rencontré l'homme de sa vie, James, mais en posant pour Repetto, la marque dont elle a été l'égérie et lui, le photographe. Avec James, elle a eu une fille, Lily, née en 2014. Faire un enfant pendant une carrière de danseuse est possible. La génération avant la sienne a ouvert la voie. « Nous avons de la chance, nous sommes en CDI, mais il y a encore de nombreuses compagnies où c'est un sujet tabou », nuance-t-elle. Ses premiers mois de grossesse la remettent en question: « Pour la première fois de ma vie, mon corps changeait sans que j'aie besoin de le contrôler. » Enceinte de six mois, elle n'arrive plus à se souvenir de son corps d'avant. Elle redoute de ne plus pouvoir danser. Mais, trois semaines après la naissance, elle retrouve sa silhouette initiale. Très tôt, Lily vient assister aux spectacles. « Je voulais qu'elle comprenne ce que je fais, pourquoi je pars en tournée... » La fillette suit-elle sa voie? Le rire de Dorothée éclate en cascades: la fillette prend des cours au sélect institut Stanlowa, « parce que c'était la seule activité où je pouvais avoir une place facilement, et dont le créneau nous arrangeait! » Lily fait aussi du judo et du poney. « Il faut qu'elle trouve sa voie, sa propre passion », insiste sa mère.

A l'heure où le gouvernement s'apprête à mettre fin aux régimes spéciaux, Dorothée s'inquiète. Cette fois, les danseurs de l'Opéra font grève contre ce projet. Pour eux, la retraite est obligatoire à 42 ans. A cet âge, beaucoup ont déjà un corps abîmé, avec de l'arthrose et de multiples douleurs musculaires. Certains se reconvertissent alors. Deviendra-t-elle professeure ou maîtresse de ballet? Elle ne se sent ni l'âme d'une pédagogue ni celle d'une chorégraphe. « Ou alors ponctuellement... Mais je crois que j'aurai besoin de retrouver une liberté. » La danse s'immisce dans chaque parcelle de sa vie et les contraintes sont fortes. Les danseurs ne connaissent leur emploi de temps que le vendredi soir pour la semaine qui suit, et ils travaillent presque tous les week-ends. A 36 ans, l'étoile commence à compter les années qui lui restent. « Toute ma vie, je n'ai vécu que pour la danse. Dans six ans, tout cela va s'arrêter. Et je n'ai même pas le bac... »



« Etoile(s) », éd. Cherche-Midi.

@MarianaGrepinet



La discipline, l'effort, les valeurs sûres apprises dès l'enfance: à 11 ans (à dr.), lors d'un concours à Grasse, et à 13 ans pendant un stage à Biarritz.